

entassées par ce vent de violence qui, parti de France, souffla sur l'Europe entière à la fin du siècle dernier. Et malheureusement les matériaux ne lui ont point manqué : toutes les pages de nos annales sont à cette époque marquées d'une tache ineffaçable de sang. Nous ne voulons point faire ici de politique, elle serait déplacée dans cette *Revue* ; nous n'avons point à faire connaître notre opinion ni à marquer nos préférences. Nous devons dire cependant que le récit de M. d'Héricault nous a semblé plus d'une fois empreint d'exagération.

Le tableau enchanteur que trace de l'ancien régime M. de Saint-Albin dans l'*Introduction* qu'il a mise en tête de l'ouvrage est évidemment flatté. Hélas ! quelles que soient les préventions de chacun à l'égard de tel ou tel système de gouvernement, nul ne peut oublier dans quel état déplorable se trouvait la France dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, après les folies de Law, les orgies de la régence et les turpitudes séniles de Louis XV. La misère était grande, la famine fréquente ; une littérature corrompue à l'excès avait semé partout l'oubli de la religion et de la morale, de sourds ferment de haine grondaient dans les cœurs. Une cour, façonnée à l'exemple du monarque, donnait le funeste exemple de l'immoralité et de l'impiété. La révolution devait fatidiquement se produire. Que fût-il advenu si Louis XVI, plus ferme et moins indécis qu'il n'était, en eût pris résolument les rênes ? Nul ne saurait le dire. Mais il nous semble avec M. Guizot, dont M. d'Héricault a reproduit l'opinion sur la petite feuille qui accompagne le beau portrait du roi, que les mauvaises passions et l'inavouable ambition de ceux qui tenaient en leurs mains les fils secrets de la révolte, auraient rendu stériles tous ses efforts, et paralyisé sa volonté. Les meneurs étaient des hommes mauvais, et ceux qui s'engagèrent de bonne foi dans la voie révolutionnaire, ils étaient nombreux pourtant, en furent les tristes victimes.

Puisque aussi bien nous critiquons, disons encore que M. d'Héricault aurait pu mettre en lumière à côté des scènes lugubres qui se pressent dans son volume, le côté généreux et élevé de la Révolution. Il y eut de partout au début, lors de la réunion des États généraux, une immense espérance ; il semblait qu'un soleil nouveau allait se lever sur le pays : c'était le moment des fédérations, la